

The Canadian Journal of Lady Aberdeen, 1893-1898. Edited with an Introduction by John T. Saywell. Toronto: The Champlain Society. 1960. Preface, Introduction, Appendixes, Index. Pp. lxxxiv, 517.

Laurier L. LaPierre

Volume 15, numéro 2, septembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302118ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302118ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

LaPierre, L. L. (1961). Compte rendu de [*The Canadian Journal of Lady Aberdeen, 1893-1898*. Edited with an Introduction by John T. Saywell. Toronto: The Champlain Society. 1960. Preface, Introduction, Appendixes, Index. Pp. lxxxiv, 517.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(2), 292–296. <https://doi.org/10.7202/302118ar>

The Canadian Journal of Lady Aberdeen, 1893-1898. Edited with an Introduction by John T. Saywell. Toronto: The Champlain Society. 1960. Preface, Introduction, Appendixes, Index. Pp. lxxxiv, 517.

Il convient de féliciter la Champlain Society d'avoir encouragé la publication du journal canadien de lady Aberdeen, dont le mari fut Gouverneur général du Canada de 1893 à 1898. Le travail d'édition a été confié au Professeur John T. Saywell, de l'Université de Toronto, qui en a fait une œuvre excellente et d'un intérêt considérable. Son Introduction de 84 pages démontre la maîtrise et la profondeur de ses connaissances historiques, le raffinement de son style, et son habileté remarquable de synthèse :

qualités qui ont toujours caractérisé ses travaux historiques et qui lui ont gagné le respect des cercles académiques.

Lady Aberdeen, née Ishbel Maria Marjoribanks (1857-1939), fut une femme des plus remarquables. Selon le Professeur Saywell, sa vie a été un exemple frappant d'une femme qui se donnait entièrement au service des individus qu'elle rencontrait et de l'humanité qui l'entourait. Aujourd'hui une myriade d'œuvres en Angleterre et en Irlande témoigne de son dévouement et de son énergie, et le Canada lui est redevable du Victorian Order of Nurses qui fait un bien immense parmi la population.

Son mari, John Hamilton Gordon, 7ième Comte d'Aberdeen (1847-1934), était un homme humble, religieux, dévoué et intelligent, et ses grandes qualités de cœur se conciliaient très bien avec le caractère plus excessif et agressif de sa femme. Tous les deux s'accordèrent à passer leur vie au service de Dieu, de leur Souveraine, et de l'humanité; principes si conformes au libéralisme victorien qui était non seulement une philosophie politique, mais aussi une thèse religieuse.

Ils arrivèrent au Canada dans une période des plus intéressantes et critiques de l'histoire canadienne. Dans la deuxième partie de son Introduction, le professeur Saywell définit magistralement le Canada tel qu'aperçu par lord et lady Aberdeen. Il y disserte de la Confédération, conçue dans un moment d'enthousiasme en vue de résoudre tant de problèmes, mais qui malheureusement n'avait pu réussir sa tâche. La situation économique, les querelles de races et de religions, les divisions politiques et sociales mettaient en doute la survivance d'une entité indépendante, unie et canadienne dans le continent nord-américain. Lord Aberdeen, durant les trois premières années de son terme d'office qui coïncidèrent avec une série de crises politiques et ministérielles, dut faire appel à des efforts considérables pour remonter le courant. Presque tous les jours Ishbel Aberdeen raconte dans son journal les événements et les discussions, et l'on s'aperçoit qu'elle ne se borne pas à écrire. Ses convictions religieuses et politiques, sa personnalité, son expérience l'inclinent à participer aux événements dans toute la mesure de son habilité. Participation particulièrement perceptible lors des crises diverses qu'occasionnent la question des Ecoles du Manitoba et l'usage des pouvoirs discrétionnaires de la Couronne.

La question des Ecoles du Manitoba — lady Aberdeen dans son *journal* et le professeur Saywell dans son Introduction, s'en rendent parfaitement compte —, déclencha une des plus grandes tragédies de la Confédération canadienne, tant dans sa vie constitutionnelle que dans ses conceptions religieuses, raciales

et politiques. Elle creusa plus profondément le fossé entre les races, mit en danger l'unité nationale, aigrit toute une génération et démolit presque l'édifice politique. Tout cela parce qu'une majorité dans la terre du Manitoba était devenue — par sa faute malheureusement — une minorité; parce qu'un parti politique, appelé conservateur, désirait conserver plus longtemps le pouvoir et en conséquence se permettait de promettre « with one hand » et différer « with the other »; et parce que le parti, appelé libéral, était obsédé par les implications politiques du problème et divisé dans la conception de ses responsabilités.

L'élément humain aggrava la tragédie. L'appel aux Cours de Justice, puis l'indécision lièrent les mains des premiers ministres qui succédèrent à Sir John A. Macdonald, de 1891 à 1896. Les fanatiques affirmèrent plus hautement et ouvertement leur haine de tout ce qui était catholique et français. Les ministres fédéraux se cachèrent sous l'hermine épiscopale; les politiciens attendirent leur chance. Les évêques canadiens-français se seraient perdus en des mandements et sermons d'une extrême futilité, insistant sur leur autorité suprême en la matière; et ils auraient exigé de leurs troupes une obéissance incompatible avec les libertés du citoyen et de l'électeur. Pendant que l'on délibérait, les années passaient, rendant toute solution quasi impossible. Avec les années, la suite des crises et des excitations populaires, la minorité perdit beaucoup de son avantage; force lui fut de se contenter d'une concession, d'un compromis qui ne lui laissèrent qu'un lambeau de ses droits.

Pendant qu'autour d'eux l'édifice s'écroulait graduellement, lord et lady Aberdeen essayèrent, par tous les moyens à leur disposition, d'enrayer le mal causé par l'indécision du gouvernement fédéral. Le Gouverneur cajola, menaça, provoqua des enquêtes, demanda des explications, et lorsqu'il crut avoir épuisé toutes ressources, attendit patiemment les résultats de l'élection de 1896, tout en offrant à Dieu, sans doute, des suppliques pour une victoire libérale. De son côté, lady Aberdeen était partout où la Constitution ne permettait pas à son mari d'aller: dans la Chambre des Communes, dans les salons politiques de la capitale, discutant avec tous, rapportant le tout et à son mari et à son journal. Bien souvent ce que l'on ne pouvait dire officiellement au Représentant de la Reine, on le disait bien volontiers à cette femme charmante, qui écoutait, sympathisait, et qui n'avait aucun obstacle constitutionnel à surmonter dans ses relations avec le chef du pays.

L'usage des pouvoirs discrétionnaires de la Couronne se manifeste dans les interventions de lord Aberdeen pour résoudre

certaines problèmes politiques, exceptionnels, et presque sans précédents au Canada, problèmes qui foisonnèrent au pays de 1893 à 1896. Il fallut trouver le successeur de Sir John Thompson, mort subitement en 1894, atténuer l'effet des démissions ministérielles qui se succédèrent avec une rapidité dangereuse. Spécialement le gouverneur crut devoir insister sur ses droits et privilèges en sa qualité de gardien de la Constitution. Ainsi crut-il en conscience ne pouvoir suivre l'avis d'un premier ministre qui n'avait plus la confiance du peuple. Sir Charles Tupper eût voulu, par exemple, nommer au Sénat Alphonse Desjardins et Auguste-Réal Angers, lesquels avaient résigné leurs sièges sénatoriaux pour faire la lutte de 1896. C'était faire violence à la Constitution telle que l'entendait Aberdeen ; il lui fut impossible de sanctionner ces demandes. Mais selon la remarque du professeur Saywell, « his action unfortunately smacked of a liberal bias, which the Aberdeens certainly possessed, and his constitutional argument was weakened by the introduction of the political factor ».

Ces épisodes dénotent sans doute un vice, à l'époque, dans notre machine constitutionnelle. Qui, en temps de crise, en l'absence de conseillers bien en selle, pouvait renseigner le Gouverneur général ? Et même dans la routine de tous les jours, quelle influence pouvaient obtenir certains personnages en dehors des conseillers constitutionnels ? Le journal de lady Aberdeen peut donner une certaine réponse à ces questions. Et l'on aperçoit alors le secrétaire du Gouverneur, des politiciens importants, des financiers influents, un missionnaire improvisé diplomate qui ne savait pas trop ce qu'il venait faire dans cette galère, enfin une femme, dévouée, habile, déterminée à jouer un rôle important, qu'elle croyait même nécessaire.

Ce bref exposé révèle l'importance du journal de lady Aberdeen. Elle s'entretenait presque tous les jours avec son mari. Nous vivons donc avec elle quelques-unes des plus importantes années de notre histoire. Crises, débats, manipulations d'individus et d'événements, grandeur d'âme des uns, petitesse d'esprit des autres ; tout y est, bien observé et d'un grand profit pour l'esprit. Ce journal est aussi un document d'histoire politique de haute valeur ; on y aperçoit en relief toutes les difficultés que peut susciter l'administration d'un pays tel que le Canada. En outre le journal est aussi un reflet des mœurs de la vie sociale du temps. Les Aberdeen voyagèrent souvent à travers le Canada. Lady Aberdeen enregistra des souvenirs intéressants sur les gens, les lieux, les coutumes, les discussions de toute sorte dont elle fut témoin. Pour toutes ces raisons, son journal constitue

une source inépuisable de renseignements pour l'historien professionnel ou amateur.

Tel qu'édité et présenté par le professeur Saywell, il offre encore plus d'intérêt. L'Introduction, enrichie des vues personnelles de l'auteur, non seulement place le journal dans sa perspective historique, mais nous fournit des informations neuves et précieuses sur les années qui s'écoulent entre la mort de Sir John A. Macdonald en 1891 et l'avènement de Sir Wilfrid Laurier en 1896 : années si peu connues et où se sont glissés tant de partis pris. On y entrevoit ce qu'aurait pu être Sir John Thompson s'il avait vécu. Et l'on assiste à l'écroulement du parti conservateur, si fort et si puissant dans les premières années de la Confédération, mais qui put à peine survivre à la mort de son fondateur. Une interprétation personnelle à l'auteur nous est aussi donnée de la conduite des ministres canadiens-français, du parti clérical, appelé ultramontain, du rôle des évêques du Manitoba et du Québec. Avant la publication de ce volume, bien peu, nous semble-t-il, avaient compris le rôle et les idées, en toutes leurs complexités et nuances, des Tupper, père et fils. Le volume est présenté avec goût, et ce qui est encore plus important, avec une compréhension remarquable. Sans contredit, cette Introduction et le journal qui la suit, resteront une des contributions les plus précieuses à la connaissance de l'histoire du Canada.

LAURIER L. LAPIERRE

*Loyola College,
Montréal.*